

Les séries policières françaises : de nouveaux rapports hommes/femmes ?

Geneviève Sellier, université de Caen

L'objet de cet article est d'explorer les changements induits dans la représentation des identités et des rapports de genre par l'apparition d'une nouvelle forme narrative dans les séries télévisées policières françaises. En effet, j'ai déjà étudié les séries des années 1980, centrées sur un héros ou une héroïne récurrent(e) (*Navarro*, *Julie Lescaut*, *Une femme d'honneur*) (Sellier, 2004). J'ai montré que ces séries se construisent sur une idéologie où le héros ou l'héroïne incarne la loi républicaine. Ils/elles sont des icônes, des personnages exemplaires, pas des « êtres humains », et leur vie privée, même si elle est un peu plus fournie que celle de Columbo, reste très symbolique et répétitive. La différence principale entre les personnages masculins et féminins dans ce corpus est dans la manière d'appliquer la loi (plus « maternelle » chez les femmes) et le rapport à la hiérarchie (plus respectueux chez les femmes).

Féminiser le genre ?

Avec les séries à héros multiples, ce sont les doutes, les fragilités, les conflits qui font leur entrée dans la construction des personnages et de leurs rapports, même si la règle sacro-sainte des enquêtes reste celle de la résolution à la fin de l'épisode. La mixité dynamise les rapports entre les personnages récurrents, sans référence à une réalité statistique¹ : le but est à la fois de féminiser le genre (la majorité des spectateurs des fictions télévisées sont des femmes) et d'introduire les ressorts de la sphère intime dans la sphère professionnelle.

Les séries policières françaises à héros multiples apparaissent à la fin des années 1990, dans la filiation des séries

américaines comme *NYPD Blue*, centrées sur la vie quotidienne d'un commissariat de police : chaque épisode nous permet de suivre une ou deux enquêtes autonomes avec les inspecteurs dont la vie privée alimente également la série sous forme de feuilleton. Hybridation de la série policière et du *soap opera* (Jean-Pierre Esquenazi, 2004), ce nouveau type de série trouve le succès en France avec *PJ*, créé par Frédéric Krivine en 1997. Par commodité, je vais analyser le ou les épisodes-pilotes des séries concernées : *PJ* (France 2, 1997) ; *La Crim'* (France 2, 1999) ; *Police district* (M6, 2000) ; *Central nuit* (France 2, 2001) ; *Groupe Flag* (France 2, 2002) ; *Préjudices* (France 2, 2006)². Mise à part la présence quasi exclusive du service public, le point commun de ses séries est le raccourcissement du format des épisodes : on passe de 90 minutes à 52 minutes pour les séries diffusées en soirée ; 20 minutes pour celle d'avant-soirée (*Préjudices*) ; 45 minutes pour la série de M6 en *prime time*. Remarquons enfin que TF1 est absente de ce corpus : le succès non démenti des séries à héros/héroïne unique n'incite pas la première chaîne commerciale à innover...

Des personnages féminins professionnellement dominés

Le commissariat de police judiciaire (*PJ*) du quartier du canal Saint-Martin dans le 10^e arrondissement de Paris est confronté à toutes les formes quotidiennes de délinquance urbaine (cambriolage, racket, viol, maltraitance, immigration clandestine, squatt, drogue, etc.).

L'épisode pilote de *PJ* met en place, à côté du commissaire, patriarche débonnaire, trois officiers : Bernard Léonetti,

Geneviève Sellier

Les séries policières françaises

dominé par sa femme infirmière qui essaie de lui faire suivre un régime (il rentre déjeuner chez lui), Mourad, dont on ne connaît pas la vie privée (ni le nom de famille...) et Vincent Fournier (Bruno Wolkowitch), le plus gradé. Arrive une nouvelle recrue féminine, Marie Lopez (Lisa Martino), officier stagiaire, 20 minutes après le début de l'épisode, en s'excusant de son retard parce qu'elle s'est perdue dans Paris... On lui présente Nadine « *secrétaire, réceptionniste, assistante, auxiliaire* », autrement dit femme à tout faire ! Le lieutenant Fournier prend sous son aile la stagiaire pour la « former » : mais elle va commettre des erreurs et des fautes qui feront échouer l'arrestation d'un racketteur. Le lendemain, Vincent reprend les choses en main et réussit son opération.

Ce premier épisode construit un personnage masculin nettement plus efficace et rigoureux que les autres et aurolé d'un malheur privé (la photo de sa femme tuée dans un accident trône sur son bureau). Il est opposé à la fois au commissaire râleur et alcoolique, confiné dans son bureau, et à son collègue et ami Bernard, figure masculine infantilisée dans son métier comme dans sa vie privée (sa gourmandise et ses problèmes de poids le marquent du côté d'un féminin dévalorisant).

Comme Gabin dans ses films des années 1930 (Vincendeau, 1993), le capitaine Fournier est défini comme un idéal masculin par rapport aux figures masculines insuffisantes qui l'entourent ; les deux personnages féminins récurrents sont en situation professionnellement dominée par rapport à lui. La « romance » qui va se développer entre Vincent et Marie ne remettra pas en cause cette inégalité « objective », d'âge et d'expérience ; Marie a pour elle un physique avenant et la spontanéité qui fait le charme de la jeunesse (mais aussi ses limites)...

Femme de pouvoir mais malheureuse en ménage...

La Crim' met en place une brigade criminelle du Quai des Orfèvres dirigée par une femme, Françoise Gaillot (Clotilde de Baysse) que ses hommes appellent « patron ». Elle est entourée des trois officiers masculins. Elle vient de faire virer un officier pour violences sur un suspect, et quand on lui attribue pour le remplacer une stagiaire (Agathe de la

Boulaye), elle proteste parce que c'est une femme ! Selon *Télérama*, « *les personnages sont d'un abord peu sympathique : une façon d'avertir le téléspectateur que, dans cette nouvelle série, il ne retrouvera ni le bon papa gâteau incarné par Navarro, ni le ronronnant Maigret, ni la perfection faite femme, Julie Lescaut. Autrement dit, avec La Crim', France 2 affiche sa volonté d'innover.* »

La plus grande innovation est la création du commandant Gaillot « *sèche comme un coup de trique, misogynne et glaciale* » (*Télérama*), autrement dit l'exacte opposée de Julie Lescaut. Dans l'épisode pilote, elle agresse la stagiaire parce qu'elle a une enfant de trois ans, ce qui est incompatible à son avis avec le travail de la brigade ; elle l'humilie publiquement parce qu'elle a laissé sans surveillance une suspecte qui a tenté de se suicider. Mais elle est malheureuse en ménage : on la voit chez elle attendre son mari qui rentre d'un dîner raccompagné par une jeune femme ; elle lui fait une scène de jalousie qui le fait fuir, alors qu'elle vient d'apprendre qu'elle est enceinte : elle ne sait pas si elle va garder l'enfant... Là aussi, on voit l'opposition avec Julie Lescaut, divorcée sereine, « copine » avec son ex-mari, et bonne mère de deux filles adolescentes. Cette femme de pouvoir, redoutable dans son métier mais malheureuse dans sa vie privée a une allure très BCBG qui connote une arrogance de classe dévalorisante dans le contexte de la culture de masse.

... ou indifférente à sa vie privée

Avec *Police district*, M6 veut se démarquer par sa crudité du « politiquement correct » du service public. Nous sommes dans un commissariat de banlieue avec des flics ripoux, des locaux crasseux, des rapports humains agressifs ou blasés et des affaires minables et dangereuses à la fois. La chaîne met en avant « l'authenticité » de la série, garantie par l'auteur, Hugues Pagan et le comédien Olivier Marchal, deux anciens policiers.

Le commissariat est dirigé par le commandant Rivière (Olivier Marchal) chez qui la fatigue le dispute au découragement ; il a sous ses ordres les officiers Frane (Lydia Andréi), Norbert (Francis Renaud) et Willy (Rachid Djaidani) et des policiers en uniforme. L'innovation la plus frappante est

Les séries policières françaises

Geneviève Sellier

également un personnage de Frane, dont la beauté sculpturale le dispute à la froideur : dans ce premier épisode, on ne la verra jamais se départir d'un masque glacial, engueulant et insultant ses collègues masculins, conduisant à tombeau ouvert, annonçant calmement et sans pathos la mort d'un détenu à son frère, maltraitant la stagiaire BCBG envoyée par le tribunal de Bobigny. Elle examine et photographie, impavide, le cadavre défiguré d'un flic qui s'est suicidé. On la voit également dîner puis coucher à l'hôtel avec un amant qu'elle laisse en plan, sans s'excuser, dès que ses collègues l'appellent. Les auteurs ont visiblement décidé de prendre à rebours tous les stéréotypes de la féminité. Mais, contrairement au commandant Françoise Gaillot de *La Crim'*, Frane n'accorde qu'une importance secondaire à sa vie privée. De plus, elle a la confiance du commandant Rivière, contrairement à Norbert (Julien Renaud), violent et ripoux. Saluée par la presse pour son « *style personnel et réaliste* » (*Télérama*), la série n'a pourtant pas duré au-delà de la 3^e saison (3 fois 6 épisodes de 45 minutes).

« *Ce n'est pas la place naturelle d'une femme !* »

Central nuit, créé en 2001, également co-écrit par deux anciens policiers, Mathieu Fabiani et Olivier Marchal, se présente comme une variante plus « *hard* » de *PJ*. L'équipe est dirigée par le commissaire Victor Franklin (Michel Creton), la cinquantaine tourmentée, rides profondes, tempes grises, sourire triste. Homme d'expérience plein d'humanité, le commissaire Franklin maîtrise les situations auxquelles il doit faire face et protège ses hommes (dont une femme) : il sauve sa jeune coéquipière, Blanche (Lucie Jeanne), qui s'est fait séquestrée par une bande de malfrats, parce qu'elle est allée seule et sans son arme de service répondre à un appel radio. L'épisode insiste lourdement sur l'inexpérience de la jeune femme, à travers le comportement inquiet et affectueux du commissaire, qui ayant constaté les coups qu'elle a reçus, la fait hospitaliser. On apprend d'ailleurs que si elle a choisi la brigade de nuit, c'est qu'elle élève seule sa fillette : manière de dire que ce n'est pas la place « naturelle » d'une femme.

La misogynie de la série est plus explicite dans la construction du personnage de la substitut du procureur (une

blonde à la quarantaine distinguée incarnée par Elisa Servier) : quand elle engueule un des officiers qui a brutalisé un suspect, le commissaire lui fait la leçon à travers une anecdote qui justifie la violence policière : elle s'incline en silence. À la fin de l'épisode, c'est en tant que femme qu'elle est humiliée : alors qu'elle lui fait des avances, il évoque sa jeune amie infirmière, dont il « *partage les rêves, lui qui ne rêve plus* », façon habile de justifier leur différence d'âge, face à une femme plus proche de lui en âge à qui il renvoie avec une tranquille goujaterie le fait qu'il sait qu'elle est divorcée et célibataire... Gare aux femmes qui menacent les prérogatives masculines ! Mais la presse est visiblement dupe de cet habile scénario : *Télérama* parle de « *Victor Franklin, un vieux briscard bourré d'humanité, rongé par le doute mais aussi protégé par de solides principes de solidarité, d'équité et d'incorruptibilité* »...

Groupe Flag (2002) est (encore !) écrit par un ancien policier, Michel Alexandre, scénariste de *L 627* de Tavernier. Cette fois-ci, il s'agit de suivre une équipe de la police judiciaire parisienne chargée des flagrants délits. Le personnage principal est une jeune officier stagiaire (Sophie de la Rochefoucauld) qui arrive dans la brigade des « flags », après avoir réussi brillamment le concours. Elle est très mal accueillie par le commandant de la brigade (Patrick Fiery) qui revendique agressivement sa misogynie. Heureusement, elle est prise en charge par un jeune collègue, Rémy, avec qui elle « planque », mais face à ses erreurs, celui-ci lui fait gentiment la leçon : « *Tu vas devoir oublier tout ce que t'as appris à l'école, et écouter les autres, les anciens.* » (c'est-à-dire ces collègues masculins, moins brillants dans leurs études mais plus efficaces sur le terrain). L'épisode se termine sur une péripétie peu flatteuse : la jeune femme découvre que son amant est marié et père de famille ! Encore une femme professionnellement brillante qui échoue lamentablement dans sa vie privée...

Télérama salue « *une vision de la vie de groupe et de la police de terrain convaincante [...]. Le personnage principal laisse, quant à lui, un peu perplexe. Incarnée par Sophie de la Rochefoucauld, la bizut Claire manque de charisme. Peut-être qu'avec l'expérience...* ». La série n'a pas dépassé pour l'instant deux saisons de 6 épisodes de 52 minutes.

Geneviève Sellier

Les séries policières françaises

L'effet rassurant des personnages féminins

Préjudices, série créée en 2006, innove à plus d'un titre : par son heure de diffusion, en avant-soirée (à 18 heures), par son format (20 minutes), par sa périodicité (2 épisodes, 5 jours par semaine) et par la parité des personnages récurrents : deux hommes, deux femmes : la juge d'instruction (Tadrina Hocking) et son greffier (Smail Mekki) ; les deux lieutenants de police (Renaud Danner) et Marie Belmont (Sandrine Rigaux) qui mènent les enquêtes. L'accent est mis sur la bonne entente entre police et justice et sur l'efficacité du quatuor.

Le rapport hiérarchique inversé entre la juge et son greffier est « naturalisé » par le fait que ce dernier est d'origine maghrébine : d'une élégance discrète tant dans son habillement que dans son langage, d'une affabilité à toute épreuve et d'une efficacité hors pair, dévoué et discret, il incarne un fantasme d'« intégration » réussie, « plus blanc que blanc » pourrait-on dire...

La femme officier est nettement plus « masculine » que la juge, dans ses tenues comme dans son comportement, ce qui « naturalise » aussi ses rapports d'égalité avec son collègue masculin.

Les auteurs de la série ont visiblement décidé de désertier le terrain des conflits, pour privilégier l'effet rassurant de personnages féminins aussi humains qu'efficaces et de personnages masculins aux antipodes du machisme.

Ce rapide tour d'horizon des séries policières les plus récentes confirme que la présence de personnages féminins, indépendamment de leur vraisemblance, est un enjeu majeur de séduction du public. Mais la construction de ces personnages ainsi que leur place dans la fiction, mêlent inextricablement la volonté de maintenir les anciens rapports de domination et la prise en compte des nouvelles aspirations à la parité et à l'émancipation. Cela s'exprime soit par des figures féminines d'autorité qui sont mises à mal aussitôt qu'installées, alors que les figures masculines d'autorité conservent toute leur aura patriarcale ; soit par la place assignée aux figures féminines, souvent en posture d'apprentissage face à des figures masculines expérimentées ; soit par des figures féminines aux comportements « typiquement masculins » – impassibilité, brutalité,

mutisme –, cependant que les personnages masculins sont montrés vulnérables, imprévisibles, en un mot terriblement « humains ». On remarquera enfin que la dévalorisation indirecte des personnages féminins s'opère souvent par leur marquage social « distingué » alors que les hommes sont connotés dans un registre plus populaire dont la valorisation remonte à Gabin.

Dans tous les cas, l'innovation passe davantage par un jeu de variations et d'oppositions par rapport aux séries précédentes (qu'elles soient américaines ou françaises) que par une prétendue « authenticité » dont serait garante l'appartenance des auteurs au monde policier.

Enfin, si les séries policières confirment les hypothèses d'Éric Macé (2006) sur la représentation minorée des femmes à la télévision comme une expression de leur situation dominée, elles confirment également que la fiction télévisée n'est en rien un « reflet » de la société, puisque le nombre de femmes y est paradoxalement beaucoup plus élevé que dans la réalité des commissariats de police en France !

Bibliographie

Esquenazi Jean-Pierre, « L'invention de *Hill Street Blues* », in Pierre Beylot et Geneviève Sellier, *Les séries policières*, Paris, Ina/L'Harmattan, 2004.

Macé Éric, *La société et son double*, Paris, Fayard, 2006.

Pruvost Geneviève, « La dynamique des professions à l'épreuve de la féminisation : l'ascension atypique des femmes commissaires », *Sociologie du travail*, vol. 49, n° 2, avril-juin 2007 (à paraître).

Sellier Geneviève, « Construction des identités de sexe dans les séries policières françaises », in P. Beylot et G. Sellier, *op. cit.*

Notes

1. D'après la sociologue Geneviève Pruvost, on comptait en 2005 14 % de femmes brigadiers-chefs, 16 % d'officiers, 18 % de commissaires.

2. J'ai éliminé *Crimes en série*, série créée, écrite et en partie réalisée par Pascal Légitimus, car le personnage du profileur y est présenté comme le héros (il est seul dans le générique qui précède celui de l'épisode, et il est le seul personnage dont la vie privée est mise en avant comme un élément narratif important). J'ai également éliminé *3 femmes flics* (France 2, 2004), car cette série est centrée comme son nom l'indique sur les relations entre trois jeunes femmes colocataires et amies, et la série se focalise davantage sur leur vie privée que sur leur vie professionnelle, avec un ton de comédie qui nous éloigne sensiblement de la veine policière.